



Timoléon se laissa tomber sur un canapé. (119.)

laient sans doute me joindre à mon malheureux père !

Elle s'interrompit.

— Et pourquoi, lui demandai-je, Pierrot ne t'a-t-il pas renvoyée au Cap, à ton mari ?

— Il l'a tenté, répondit-elle, mais ne l'a pas pu. Obligé de se cacher également des noirs et des blancs, cela lui était fort difficile. Et puis, on ignorait ce que tu étais devenu. Quelques-uns disaient t'avoir vu tomber mort, mais Pierrot me disait que non, et j'étais bien certaine du contraire, car quelque chose m'en aurait avertie; et, si tu étais mort, je serais morte aussi en même temps.

— Pierrot, lui dis-je, t'a donc amenée ici ?

— Oui, mon Léopold; cette grotte isolée est connue de lui seul. Il avait sauvé en même temps que moi tout ce qui restait de la famille, ma bonne nourrice et mon petit frère, il nous y a cachés. Je t'assure qu'elle est bien commode; et sans la guerre, qui fouille tout le pays, maintenant que nous sommes ruinés, j'aimerais à l'habiter avec toi. Pierrot pourvoyait à tous nos besoins. Il venait souvent; il avait une plume sur la tête. Il me consolait, me parlait de toi, m'assurait que je te serais rendue. Cependant, ne l'ayant pas vu depuis trois jours, je commençais à m'inquiéter lorsqu'il est revenu avec toi. Ce pauvre ami, il a donc été te chercher ?

— Oui, lui répondis-je.

— Mais comment se fait-il avec cela, reprit-elle, qu'il soit amoureux de moi ? En es-tu sûr ?

— Sûr maintenant, lui dis-je. C'est lui qui, sur le point de me poignarder, s'est laissé fléchir par la crainte de t'affliger; c'est lui qui te chantait ces chansons d'amour dans le pavillon de la rivière.

— Vraiment, reprit Marie avec une naïve surprise, c'est ton rival ! Le méchant homme aux soucis est ce bon Pierrot ! Je ne puis croire cela. Il était avec moi si humble, si respectueux ! plus que lorsqu'il était notre esclave ! Il est vrai qu'il me regardait quelquefois d'un air singulier; mais ce n'était que de la tris-

tesse, et je l'attribuais à mon malheur. Si tu savais avec quel dévouement passionné il m'entretenait de mon Léopold ! son amitié parlait de toi presque comme mon amour.

Ces explications de Marie m'enchantèrent et me désolèrent à la fois. Je me rappelais avec quelle cruauté j'avais traité ce généreux Pierrot, et je sentais toute la force de son reproche tendre et résigné :

— *Ce n'est pas moi qui suis ingrat.*

En ce moment Pierrot rentra. Sa physionomie était sombre et douloureuse. On aurait dit un condamné qui revient de la torture, mais qui en a triomphé. Il s'avança vers moi à pas lents, et me dit d'une voix grave, en me montrant le poignard que j'avais placé dans ma ceinture

— L'heure est écoulée.

— L'heure ! Quelle heure ? lui dis-je.

— Celle que tu m'avais accordée; elle m'était nécessaire pour te conduire ici. Je t'ai supplié alors de me laisser la vie, maintenant je te conjure de me l'ôter.

Les sentiments les plus doux du cœur, l'amour, l'amitié, la reconnaissance, s'unissaient en ce moment pour me déchirer. Je tombai aux pieds de l'esclave sans pouvoir dire un mot, en sanglotant amèrement. Il me releva avec précipitation.

— Que fais-tu ? me dit-il.

— Je te rends l'hommage que je te dois, je ne suis plus digne d'une amitié comme la tienne. Ta reconnaissance ne peut aller jusqu'à me pardonner mon ingratitude.

Sa figure eut quelque temps encore une expression de rudesse; il paraissait éprouver de violents combats; il fit un pas vers moi et recula, il ouvrit la bouche et se tut. Ce moment fut de courte durée; il m'ouvrit ses bras en disant :

— Puis-je à présent t'appeler frère ?

Je ne lui répondis qu'en me jetant sur son cœur. Il ajouta après une légère pause :

— Tu es bon, mais le malheur t'avait rendu injuste.

— J'ai retrouvé mon frère, lui dis-je, je ne suis plus malheureux, mais je suis bien coupable.

— Coupable, frère ! Je l'ai été aussi, et plus que toi. Tu n'es plus malheureux; moi, je le serai toujours.

— *La suite au prochain numéro.* —

LES PURITAINS DE PARIS

PAR

PAUL BOCAGE

(Suite.)

— C'est pourtant bien simple. Il fait partie d'une société philanthropique, comme on l'appelle; c'est comme qui dirait les sœurs de charité qui soignent les malades à l'hôpital ou chez eux; c'est même absolument tout pareil, excepté que ce sont des hommes au lieu d'être des femmes, et que leur charité ne leur est pas conseillée par la religion.

— Quels ragots me fais-tu là ? demanda Albaret, qui n'avait rien compris à cette triviale définition du puritanisme faite en bégayant par le Marseillais, Martha n'était plus malade.

— Ce n'est pas qu'elle fût encore malade, reprit Cador. Ce qui fait que ces hommes-là ne ressemblent pas entièrement aux sœurs de charité, c'est qu'au lieu de soigner le corps ils soignent le moral. Ils vous le remontent comme une pendule quand elle est arrêtée ou qu'elle avance, ou bien qu'elle retarde.

— Que j'aie le cou coupé si je comprends un mot à ta conversation. Je te demande ce qu'ils ont fait de Martha, puisqu'ils sont plusieurs, et tu me réponds par des charades et des coq-à-l'âne.